

**Directeurs-Gérants :**  
**F. DE RODAYS** & **A. PÉRIER**  
 Rédacteur en chef. Administrateur.  
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :  
**Gaston CALMETTE**  
 TÉLÉPHONE : 102.48 Rédaction  
 102.47 Administration  
 ANNONCES ET RÉCLAMES  
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

# LE FIGARO

H. DE VILLEMESANT

Fondateur

RÉDACTION  
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ  
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise.	15	30	60
Départements....	18	35	75
Union Postale....	21	43	86

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## UNE Force vive de la France

### LE CREUSOT

(Notes extraites d'un carnet de voyage)

9 février 1899. — Arrivée le soir. On sent que le train monte. Le rouge sur le ciel. On monte, on approche, on arrive dans le noir. Au-dessus et tout autour, la flamme flambe. De grandes cheminées debout, comme des cierges noirs, dans la fournaise. Fumée blanche, vaste, éparse, dévorant les étoiles. On monte encore; la maison.

Dans le sommeil, comme en rêve, la forge qui ronfle, et le coup soudain du marteau qui scande, au loin, la nuit, et ébranle la terre.

10 février. — La maison d'habitation, la Verrière, dans le plein soleil du matin qui égaye et embellit cette ville triste et noire de trente mille âmes, ramassés de villages jetés sur les deux pans de la colline dénudée. Tout au fond du creux — le Creusot — l'usine, immense, en demi-cercle, couvrant cent hectares de sa forêt de cheminées minces, élancées, au fût droit comme des colonnes; de-ci de-là, des murailles massives pareilles à des fortifications et des constructions carrées pareilles à des donjons, et, par champs immenses, semblaient à des couches de jardiniers, les toits des ateliers, couverts de leurs panneaux de vitres qui luisent au soleil.

La Verrière, construite par Marie-Anthonette, avec, dans la cour d'honneur, ses deux vieux fours conservés, assis auprès du jet d'eau comme des dames anciennes, en robe sombre et vertugadins. La maison elle-même, longue, sobre, avec toutes ses fenêtres semblables et à fleur de façade, ressemble à un couvent de jeunes filles, un Saint-Cyr avant les militaires, qui étale sa face blanche, rectiligne et discrète au-dessus de ces champs tumultueux et parmi cette activité noire.

L'usine : grandes maisons de verre, au-dessus desquelles la fumée vole et s'effiloche en blancs tourbillons; parfois obombrés d'une estompe plus noire ou d'une inquiétante rougeur...

Voici maintenant le détail. D'abord les champs d'artillerie : les canons de toutes tailles et de tous modèles, les vieux obusiers qu'on ne regarde plus, bons pour les invalides, et le dernier canon, celui qu'on regarde, avec ses freins qui captent le recul, sa culasse fermant d'un seul coup souple, net et huilé. Les plaques, détenant encore aux lèvres le cigare des obus qui ne les a pas traversées; plaques trempées, chromées, nickelées, épaisses de vingt, trente, quarante centimètres, restées debout, à peine bossuées dans le duel entre la cuirasse et le projectile, et sur lesquelles l'obus s'est aplati et fondu comme un crachot. Les tourelles roumaines et hollandaises en forme de bûches de marin, salottes étroites sous lesquelles un homme à peine peut se glisser et qui rentrent sous terre et ressortissent comme un diable sort de sa botte.

Plus loin, le Champ des martyrs, un brio-à-bras du fer, de l'acier et de la fonte, l'arrière-boutique d'une marchande à la toilette qui aurait jeté là tout son résidu : vieux rails, morceaux de cuirasses, chaudières encrassées, fourneaux claqués, fragments de couppes, pièces laminées, blocs énormes et fragments pas plus gros que des bouillons, tout cela pour retourner à la fonte; carcasses bizarres et lamentables qui attendent que le feu les ressaisisse pour échapper à la rouille, cette honte et cette mort du noble et actif métal.

Nous entrons; dans le premier atelier, les ouvriers font des roues. Étranges mitrons du fer, ils pétrissent, enfourment et déforment des couronnes, comme des pains. Souple de tous les mouvements, calme, ordre, tranquillité sur tous les visages. Ils manient ces choses redoutables comme des galettes qui seraient d'or vierge, en ébullition.

Au second atelier, c'est l'électricité qui poursuit sa tâche, comme un travail de Pénélope, sur ces armatures fines et délicates comme des dentelles ou, mieux encore, comme des perruques hérissées qui ramasseraient à la pointe de leurs fils les mille petits courants qui circulent le long des bobines. La machine, d'acier et de cuivre, légère, délicate, active — presque sans bruit — tricote la force mystérieuse, comme une femme agile, propre et silencieuse allant et venant dans la maison.

Je pense cependant que le problème ici posé, c'est celui qui recherche l'équation entre l'ancienne force antédiluvienne, morte, accumulée dans le charbon, et la force vivante, toujours en progrès dans le cerveau de l'animal survivant et supérieur qu'est l'homme. Combien faut-il de sueur et de pensée humaine pour féconder une tonne de charbon, voilà toutes ses données.

Puis, tant d'autres choses extraordinaires : le laminage : le bloc dur, informe, immaniable, saisi, caressé, allongé, sous la pression de la machine. Il s'aplatit, s'étend, devient poutre, bandeau, câble, corde, lianière, serpent. Il s'agrandit démesurément, se tourne, se détourne, bondit, se reploie, se recourbe, et, serré par la tête, se promène sur le sol, menaçant de son fouet de fer ce peuple d'ouvriers silencieux et souples, qui le tient, le dirige, le reploie, le ramène, tandis qu'il grandit encore et s'allonge et s'affine et se glisse entre leurs jambes en sifflant.

Ce qui est surprenant et amusant, ce sont les moyens de préhension, les mains de toutes sortes dont les hommes

se servent pour saisir le feu : c'est le grand pont roulant qui porte cent cinquante tonnes et qui va d'un bout à l'autre de l'atelier, à la hauteur du toit, laissant pendre comme des lianes tout son attirail de chaînes, de câbles et de crochets; si c'est le pont électrique, il s'avance, gracieux, rapide et prompt comme un oiseau aux grandes ailes grises silencieuses; il plane un instant; puis il emporte le bloc informe, pendu à ses pattes, comme un mouton; puis, ce sont les grues qui vont et viennent, actives, prenant le fer en feu sous le bras, comme des ménagères l'anse de leur panier; puis, ce sont des fourches, des tridents, des pelles, des crochets à main, des mains de fer, des antennes d'insecte, des serres d'oiseau, des pattes de crabe ou d'écrevisse. Tout cela pince, pique, pousse, tape, accroche, serre, gratte, ratisse, toulle, racle, mord et broie, avec tous les bruits, tous les cris, tous les hurlements, tous les grincements et tous les sifflements de la création. Cependant, les hommes silencieux vont et viennent, petits, affairés et sûrs d'eux, passant, noirs comme des ombres, devant l'orbite des fournaises, où le feu lui-même est brûlé et réduit à n'être plus qu'une eau terrible et rutilante.

Voici, maintenant, la salle des grands outils et des grandes pièces. C'est ici que se font les gros morceaux traités et martelés par des géants de fer. Voilà les grands canons au cou allongé, au triple et quadruple manchon; voilà les arbres de couche, les étambots, les morceaux de pieds-droits robustes, les morceaux de bâtisse dont les jambes sont écartées comme des colosses de Rhodes, l'épine dorsale des grands navires, leurs côtes qui semblent des squelettes de baleines échouées, leurs mâts creux ou pleins, pareils à des tuyaux d'orgue. A ces grands appareils, les grands ouvriers : le mar-deau-pilon, solidement planté sur ses deux pieds massifs et qui laisse tomber négligemment la masse énorme de son marteau dont le bruit est tel qu'il fait le silence à l'entour; la machine à pression hydraulique, qui obtient par la persuasion ce que l'autre produit par la violence, et qui caresse le fer flamant comme l'autre le brutalise.

Ici, c'est le bassin où les grandes plaques de cuirassés descendent, debout comme des pans de mur incandescentes, pour être trempées d'un seul coup. Elles sortent du four où elles cuisent. Le sifflet siffle; aussitôt les portes s'ouvrent avec fracas, comme des portes d'écuse. La plaque s'avance debout, suspendue aux chaînes de fer. Elle est plongée, soudain, dans le bassin froid. Luite brusque entre l'eau et le feu. Le feu frémit; il est saisi et comme figé, éteint. Mais l'eau, à son tour, entre en ébullition. Elle rugit, s'irrite, bouillonne. Peu à peu, tout se calme. Le mariage s'accomplit, et de cette singulière épreuve conjugale des deux contraires, l'eau et le feu, la plaque sort forte, froide et de trempe.

Mais voici le spectacle grandiose s'il en faut, et passionnant, auquel j'assiste, la face congestionnée, les yeux grillés : c'est la coulée de l'acier sortant du four. Depuis dix heures, la fonte bout dans cette marmite située là-haut, trois fois la taille d'un homme. On nous attendait. On ouvre la porte. Le flot d'or s'échappe alors brusquement et, de son éclat soudain, illumine tout l'atelier. Il coule, canalisé et dompté, jetant autour de lui une pluie de feu et d'étincelles blanches, bleues, roses, or et argent, qui semblent des fleurs : des boutons d'or, des marguerites, des myosotis et des roses. Il se précipite dans une grande cuve qui l'attend. Là, il est reçu en masse liquide, circulaire et blanche. Il bout de sa propre chaleur; il éclaire comme une lune et il chauffe comme un soleil... Et tous ces ouvriers noirs circulent autour, armés de leurs grandes cuillères, hésitant parfois, mais s'approchant enfin, comme tentés et comme s'ils voulaient prélever et goûter — les gourmands ! — quelques gouttes de cette immense jatte de lait.

Plus effrayante encore et plus belle, l'admirable épreuve du four Bessemer, dans tous les sens du mot, le bouquet. Ici encore, la grande marmite bout et écumine. Elle attend, contenant la force en ses flancs obscurs. Nous nous plaçons en face sur une sorte d'échafaud, à vingt mètres, pour mieux voir et sans danger. La marmite, pesant vingt tonnes, est versée, d'un geste brusque, dans la cornue de fer, lourde et gourde, qui attend à ses pieds, la gueule ouverte, comme un crapaud apocalyptique. C'est le dragon plutôt; car, tout à coup, rempli jusqu'à la gueule, traversé, de part en part, par un courant d'air d'une violence inouïe, il crache avec fureur contre le ciel une flamme claire et aveuglante. Le flamboiement translucescent est projeté contre une voûte de brique en forme de grotte, où les scories pendent comme des stalactites, et l'on dirait que le monstre s'irrite et se rebelle contre sa propre prison. La flamme matérielle monte et frappe sans cesse. C'est, au loin, un tourbillon d'étincelles, après lequel le bouquet le plus brillant du plus brillant feu d'artifice n'est qu'une pâle chute de quinquets fumeux. Panache de feu, pluie d'or, grêle de diamants, vol de colibris en flammes, essaim d'abeilles, déluge de fusées, éparpillement de jet d'eau irisé, quelle que soit l'expression, si forte et si délicate que vous la choisissez, rien ne pourra rendre cette force et cette grâce, cette horreur et ce charme indicible. La flamme, blanche d'abord, devient rose, puis rouge; la chaux, dont on la bourne par quatre fois, lance ses dernières pétarades; la fumée rougit, brunit. Elle remplit le vaste atelier de son irrisable rougeur. L'émotion est plus grande encore que la chaleur et l'éclat. Les ingénieurs eux-mêmes, si habitués qu'ils soient à ce spectacle, sont saisis. Ils se taisent. Ils attendent, et nous attendons, haletants, le moment où, la cuisson enfin achevée; la cornue, gourde, lourde et noire est renversée d'un seul coup, et où elle se dé-

verse en cascade fulgurante qui, pour la dernière fois, flambe, jette son jet d'étincelles, et, enfin, s'aplanit comme une eau douce et dormante qu'illumine le dernier reflet du soleil couchant.

Et je n'ai pas dit tant de formes, de créations ou d'êtres étranges, entr'aperçus de droite et de gauche, dans l'ombre des ateliers, en courant : canons couchés l'un près de l'autre, comme des morts; obus et projectiles rangés en longues files, debout, le casque en tête, comme des bataillons; chaudières de torpilleur, petites et délicates comme des horloges; spectres de locomotives dressées, la cheminée au front, comme prêtes à partir; volants de machine qui ressemblent à des ailes de moulin; grandes plaques circulaires percées de petits trous comme des tamis; arbres de couche couchés comme d'énormes serpents, roues entassées les unes sur les autres comme des piles de monnaie; et partout, tous les jours, le minerai rouge et le fer noir, qui vont et viennent par wagonnets, portant à tous ces formidables estomacs leur indispensable aliment. Et j'en reviens tous les jours à la pensée de ces immenses économies de force que la terre des vieux âges a déposées dans son bas de laine séculaire et millénaire, pour que l'homme d'aujourd'hui, si prodigue et parvenu, les dépense largement et héroïquement, selon le caprice de son génie, et à la sueur de son front.

Gabriel Hanotaux.

## AU JOUR LE JOUR

### UN FIDÈLE DE LA RIVE GAUCHE

L'élection de M. Loubet n'est pas seulement un triomphe pour le Midi — « notre pauvre Midi qui, depuis la retraite de M. Thiers, avait été exclu de la Présidence » — comme me disait hier un fidèle ami, — c'est un triomphe également pour cette « rive gauche », qui est d'ailleurs le Midi de la grande cité parisienne. A la rive gauche, en effet, le nouveau Président de la République est toujours demeuré fidèle.

Pendant ses premières années de Paris, alors qu'il était simple député de Montélimar, il habitait au numéro 22 de la rue Jacob. C'est là qu'il demeura encore quand il devint sénateur de la Drôme; mais au bout de quelque temps, éprouvant sans doute le désir de se rapprocher du Luxembourg, il transporta ses pénates en haut de la rue de Seine, au numéro 93, si bien que quand les pères conscrits l'appelèrent, il y a quatre ans, à la présidence de la République, il n'eut pour ainsi dire que la rue de Tournai à franchir pour se rendre au palais du Petit-Luxembourg, devenu son domicile nouveau.

Longtemps, d'ailleurs, M. Loubet garda, même lorsqu'il était devenu locataire de l'Etat, cet appartement de la rue de Seine. C'est seulement dans le courant de l'année dernière qu'il donna congé, et la majeure partie de son mobilier fut, à ce moment, envoyée dans la chère petite maison de Montélimar, d'où peut-être elle était venue naguère... L'immeuble de la rue de Seine, où le Président de la République a demeuré pendant une douzaine d'années, se trouve dans la partie comprise entre le boulevard Saint-Germain et la rue Saint-Sulpice. C'est une grande bâtisse presque neuve — M. Loubet fut de ceux qui en « essayèrent les plâtres », quand il s'y installa vers 1886 ou 1887 — aisément reconnaissable aux dorures de ses balcons, des dorures d'aspect assez médiocre et qui détonnent un peu dans ce quartier plutôt élégant du vieux Paris. En face de cette grande maison et au bout de la petite rue Toustain, le vieux marché Saint-Germain que menace, à brève échéance, la pioche des démolisseurs.

L'appartement que le futur chef de l'Etat occupait là est assez modeste : à l'entresol, dans la partie gauche de l'immeuble, un appartement de deux mille six cents francs avec salon, salle à manger et trois autres pièces, bref le strict minimum pour un ménage bourgeois où il y a une jeune fille et un garçon. Le sénateur de la Drôme n'avait même pas, on le voit, de cabinet de travail : c'est le salon qui lui tenait lieu, dans la matinée et dans la soirée; M. Loubet y recevait ses visiteurs et ses électeurs de bon matin, — car, sans avoir des habitudes aussi matinales que celles de son prédécesseur, le nouveau Président n'est pas de ceux qui sacrifient aux douceurs de la grasse matinée.

Un détail curieux, et qui fera peut-être sourire un peu ces Parisiens de Paris qui, même s'ils habitent une maison depuis des années et des années, le plus souvent ignorent jusqu'aux noms des autres locataires : M. Loubet avait, nous l'avons dit, des relations cordiales avec plusieurs de ses voisins de l'immeuble de la rue de Seine, et je crois savoir qu'à quelques-uns d'entre eux il fit, dès samedi soir, parvenir un petit message pour les aviser de la haute situation où il venait d'être appelé et leur renouveler l'assurance de ses sentiments d'amitié.

Et, dans quelques jours, le Président va s'installer à l'Élysée. Ce sera la première fois qu'il logera sur la rive droite. Changement grave, et que ses prédécesseurs n'avaient pas connu !

A l'encontre de ses devanciers, M. Loubet est donc un Président « de la rive gauche ». C'est là un détail bien minime sans doute, c'est une simple nuance — mais une nuance qui, pour le Parisien, a sa petite importance et comme sa légère valeur d'indication.

André Nancy.

## Échos

### La Température

La baromètre tend à la hausse; cependant le temps est toujours brumeux et la journée d'hier a été assez fraîche; sur nos côtes la mer est belle; quant à la pluie, il n'en est tombé en France qu'à Dunkerque. La température s'est un peu abaissée; hier, le thermomètre, à 80 au-dessus du matin, n'a pas dépassé 100 de la journée; on notait 110 à Nice et 115 à Alger. Ce temps nuageux et froid menaçait de continuer; ce soir le baromètre restait à 765 mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 13°; à midi, 17°. Temps splendide.

### LA PEINE DU TALION

Il existe certainement en France des gens qui détestent la République et ne la considèrent pas comme un gouvernement parfait. Ils doivent jubiler depuis trois jours, car les manifestations qui ont accueilli le vote du Congrès prouvent que la partie remuante de la rue est désaffectionnée du régime. Ce qui se passe est une petite éruption de césarisme; c'est une reprise du boulangisme, sans Boulanger. Les procédés et les acteurs sont les mêmes.

Si l'on avait demandé il y a trois jours aux personnes qui conspuent sur le boulevard de dire ce que c'était que M. Loubet, quatre-vingt-dix-neuf sur cent d'entre elles auraient répondu : « Loubet?... Connais pas ! » On ne peut pas admettre l'intervention du Saint-Esprit pour leur révéler soudainement les infamies d'un homme dont elles ignoraient l'existence, et l'on est forcé, par conséquent, de conclure que l'objet de leur mauvaise humeur est le gouvernement de la République.

Ces bons jeunes gens veulent un dictateur. Ils réclament à cor et à cri un homme qui les fasse taire, car le premier acte d'un gouvernement personnel serait évidemment de lâcher de la cavalerie sur les citoyens qui persistent à s'entendre en criant au lieu de circuler en silence. Il n'y a qu'un gouvernement amorphe et acéphale comme une république parlementaire qui puisse s'accommoder d'un peu de désordre. Un monarque, ou un président de république élu autrement que par le Congrès, qui tolérerait ce que supporte le gouvernement actuel seraient irrémédiablement discrédités.

Ce qu'on dit de la rue, on peut le dire de la presse. Les journaux qui n'injurient pas M. Loubet sont les seuls qui n'auraient rien à perdre à la venue d'un tyran. Les autres, ceux qui attisent le tumulte, périeraient de leur victoire, car le premier acte du Messie qu'ils demandent serait de leur imposer silence.

Nous avons contracté une telle habitude du scandale et de la diffamation que nous ne nous rendons pas compte de ce fait : il y a à Paris au moins une douzaine de journaux dont chaque numéro vaudrait, sous un gouvernement régulier tel qu'on en trouve en Europe, un demi-siècle de prison et un demi-million d'amendes. Aucun régime ayant besoin de respect — et tous les régimes normaux ont besoin de respect — ne saurait durer avec de pareilles feuilles.

Elles prospèrent cependant et manœuvrent impunément, parce que les hommes « à l'œil nu », ayant passé leur vie à détruire le respect, sont mal venus à en exiger. C'est là une des applications de cette loi du talion qui domine l'histoire dans ses grandes lignes et jusque dans ses plus petits détails. — J. CORNÉLY.

## A Travers Paris

C'est par erreur qu'il a été dit que la réinvestiture du ministère Dupuy devait se faire par voie de décrets publiés au Journal officiel.

Il n'en est rien, et le cabinet actuel, par cela seul que le nouveau Président de la République n'a pas accepté sa démission, conserve tout naturellement le pouvoir, sans qu'il y ait, pourrait-on dire, solution de continuité.

C'est ainsi que les choses se passèrent, une première fois déjà, lors de l'élection de M. Casimir-Perier, le 27 juin 1894. C'était, alors comme aujourd'hui, M. Charles Dupuy qui était président du Conseil, et son ministère, réinvesti par la confiance du nouveau Président de la République, demeura aux affaires sans qu'il fût besoin de signer de nouveaux décrets de nomination.

Ce fut seulement lors de l'élection de M. Félix Faure, le 17 janvier 1898, qu'il y eut un changement de ministère. Mais il convient d'ajouter que le ministère d'alors — qui était encore un cabinet Dupuy — était démissionnaire au moment où se produisit l'élection présidentielle. M. Charles Dupuy avait été renversé le 14 janvier par un vote de la Chambre, et c'est le lendemain soir 15 janvier que M. Casimir-Perier donna sa démission. M. Félix Faure, en prenant le pouvoir, trouvait donc, en quelque sorte, table rase.

Ce n'est pas le cas aujourd'hui, et l'on peut donc conclure des précédents que lorsque c'est le même ministère qui doit rester en fonction, il suffit pour cela que sa démission soit refusée par le nouveau Président de la République, sans qu'il soit nécessaire de recourir à la formalité d'une seconde investiture par la voie du Journal officiel.

M. Hanotaux vient de rentrer à Paris, de retour du Creusot.

Parallèlement à ses recherches sur Richelieu, l'ancien ministre des affaires étrangères poursuit une série d'études sur les forces vives de la France, dont il a déjà donné un aperçu dans sa conférence de Nantes sur la Loire navigable.

Le système de traction a été d'ailleurs assez perfectionné, à la suite de cette enquête qui avait soulevé certaines constatations utiles, pour qu'aucun accident ne soit plus à craindre au passage de l'Etoile.

Le docteur Le Gendre, médecin à l'hôpital Tenon, fait remettre à tous les malades des imprimés comme suit :

« Toutes les boissons alcooliques sont dangereuses, les plus nuisibles sont celles qui contiennent de l'alcool, des essences aromatiques, comme la liqueur d'absinthe, les vulnéraires et les préparations tendues appelées « amers ».

Que reste-t-il donc aux amateurs d'apéritifs? — Eh! parbleu, le Quinquina Dubonnet.

Mlle Cloque est le succès du jour. L'auteur, René Boylesse, qui s'est imposé au public par des livres tels que le *Parfum des Bismarcks*, élargit sa manière dans ce nouvel ouvrage d'une haute portée morale et du plus vif intérêt. Ce beau roman expose tous les conflits d'idées, de religions et de mœurs qui nous divisent sous une forme si attrayante et si élevée qu'on cesse un moment de les maudire.

## Hors Paris

Ranavaloa, l'ex-reine de Madagascar, a été embarquée à la Réunion le 1<sup>er</sup> février, avec sa suite, pour être internée en Algérie.

Cette mesure était depuis longtemps projetée, l'internement de la Reine à la Réunion n'étant que provisoire, vu la proximité de la grande île qui pouvait faciliter l'échange de communications entre Ranavaloa et ses anciens sujets, et créer ainsi des difficultés. La suite de la Reine se compose de onze personnes.

L'arrivée à Marseille aura lieu le 24 février.

De notre correspondant de Bruxelles : « Le duc d'Orléans est arrivé à Bruxelles le 7 h. 44 du matin, venant de Turin par la voie de Bâle. Le duc, qui est accompagné de M. le comte de Chevilly, du capitaine en retraite M. Tente et de deux domestiques, est descendu à l'hôtel de Flandre.

M. de Monicourt, qui se trouvait à Turin au moment où y est arrivé la nouvelle de la mort de M. Félix Faure, s'est rendu à Paris, d'où il est attendu demain matin à Bruxelles.

Le duc d'Orléans, depuis son arrivée à Bruxelles, n'a pas quitté ses appartements : il n'a reçu personne; ce sont ses domestiques qui, cette fois, remplacent le personnel de l'hôtel pour le service.

Le Bulletin annuel de Statistique démographique et médicale vient de paraître. C'est encore Spa qui détient en 1898 le record de la moindre mortalité de toutes les villes de l'Europe. La moyenne de Spa est de 9,4 pour mille habitants, alors que celle de toutes les autres villes est de 18 pour mille.

La réputation de salubrité du climat de Spa se trouve ainsi brillamment confirmée chaque année.

De Rome :

« Très brillante saison au Grand-Hôtel où règne la plus joyeuse animation. Ce ne sont que five o'clock, sauteries, bals, etc. Aperçu au Restaurant dont les tables sont toujours assiégées :

« Prince et princesse de Wagram, comte de Montbrison, comte Roman Potocki, baron Bush, M. et Mme George Vanderbilt, M. et Mme Dalziel, sir E. J. Gourley, sir Christopher Furness, Honorable Lee-Dillon, Mr et Mrs Granville Alexander, baron et baronne Tossizza, etc., etc. »

De Dieppe :

« Une bonne nouvelle pour tous ceux qui vont chaque saison à Dieppe : leur santé et applaudir les meilleurs artistes de Paris.

« Le Conseil municipal a ratifié, à l'unanimité », les propositions de sa Commission et renouvelé à M. Bloch le bail des Bains de mer et du Casino. « A la fin de sa première gestion, M. Bloch » reçoit de la ville de Dieppe tout entière » une marque d'estime et de sympathie » qu'il importe de souligner. Il l'a d'ailleurs légitimement conquise. »

Nous apprenons que la ville de Boston, pour laquelle notre grand Puits de Chavannes exécute plusieurs fresques importantes, a l'intention d'acheter le portrait à l'huile de ce maître par Marcel Desboutin, ce même portrait qui, dernièrement, a fait une si grande sensation au Salon du Champ-de-Mars.

Encore une œuvre et surtout un intéressant souvenir qui va peut-être échapper à notre pays et disparaître pour toujours à l'étranger. Et pourtant ne serait-ce pas tout indiqué que la ville de Lyon réclame pour son musée cette image unique d'un de ses plus illustres fils ? Ce serait là, croyons-nous, sa place véritable.

## Nouvelles à la Main

Dans la rue, l'autre soir, entre manifestants :

— Enfin, est-on bien sûr au moins qu'il soit dreyfusard ?

— Parbleu !... D'abord il est du même pays que la famille Dreyfus...

— Hein ?

— Voyons !... N'est-il pas, comme Mathieu, de la Drôme ?

— Et ils se remettent, tous deux, à conspuer avec une nouvelle ardeur.

Un compatriote de M. Loubet débarque à Paris.

— Eh bien ! lui demande-t-on, est-on content, dans la Drôme, du choix du Congrès ?

— Oui, dit-il, la Drôme adhère...

Le Masque de Fer.

## LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS

### ET L'ELECTION PRÉSIDENTIELLE

Le *Figaro* s'étant demandé pourquoi on avait compté comme nulle les voix qui s'étaient portées au Congrès sur le nom du prince Henri d'Orléans, il nous a paru intéressant de connaître le sentiment du prince à ce sujet.

Nous nous sommes rendu à son domicile de la rue Jean-Goujon, où il nous a reçu avec son affabilité ordinaire.

La conversation s'est immédiatement engagée sur le sujet qui nous amenait :

— Vous n'êtes pas sans savoir, monseigneur, qu'un certain nombre de voix se sont portées sur votre nom au Congrès. Qu'en pensez-vous ? Etiez-vous candidat ?

— Assurément je n'étais pas candidat, et c'est avec surprise que j'ai appris la chose...

Après une pause, le prince continue :

— C'est aussi avec un certain sentiment de plaisir. Je suis infiniment touché du témoignage de sympathie que m'ont donné quelques membres de l'Assemblée nationale. En portant leurs suffrages sur un Français que la rigueur des lois écarte des fonctions présidentielles, ils plaident à penser que c'est le prince de la Légion d'honneur décoré par la République qu'ils ont voulu honorer.

— Pourquoi n'a-t-on pas compté les voix qui vous désignent ? N'êtes-vous donc pas éligible à la présidence de la République ?

— Nous ne sommes, en effet, pas éligibles aux fonctions publiques, quoique électeurs; nous souffrons d'une de ces lois d'exception et de circonstance qui ont fait pousser de si hauts cris ces jours derniers à nombre de leurs anciens auteurs; la présidence de la République est une fonction publique, mais le jour où elle relèvera de la souveraineté de la nation, l'élu, qui sera alors celui de toute la France, se trouvera, quel qu'il soit, par le fait même éligible.

— Je vais, monseigneur, vous poser une question quelque peu indiscrète; je vous serais reconnaissant de ne pas m'en vouloir et d'y répondre dans la mesure qui vous conviendra : Vous avez parlé de la souveraineté nationale; croyez-vous au retour de l'élection du Président par le peuple ? Etes-vous plébiscitaire ?

— Savez-vous bien que vous me demandez ici quelque chose qui ressemble à une profession de foi ? Aussi bien puis-je parler librement; je ne me suis jamais caché de mes opinions.

« En acceptant la croix sous la République, j'ai montré le respect que j'avais pour les institutions de la France. J'ai toujours travaillé simplement pour mon pays, m'inclinant devant le gouvernement que lui avait donné la volonté nationale. »

« Actuellement, les choses sont bien changées; je crois qu'il y a un désaccord entre le gouvernement et le sentiment du peuple. C'est ce que la dernière élection vient d'indiquer clairement. »

« La période d'humiliation extérieure et de troubles intérieurs que la Patrie vient de traverser démontre la nécessité d'un changement de Constitution. »

« Nous aurons beau changer de ministère, voire de Président, le salut de la France n'est pas tant dans le changement des hommes qui la servent que dans celui des forces dont ils peuvent disposer. »

« Or, la seule force légale, la seule logique, la seule solide, est celle qui naît du peuple et qui s'appuie sur le peuple. »

« Seul un gouvernement ferme qui concilierait les droits et les besoins de la démocratie avec les exigences d'une grande puissance qui des voisins pourra, par la confiance de tous en un seul, donner satisfaction aux revendications du peuple, aux intérêts du commerce et de l'industrie menacés, aux sentiments d'honneur et de justice que nous portons chacun en nous. »

Je remerciai le prince de la déclaration qu'il venait de me faire; sur la porte, en lui serrant la main, je lui adressai ces derniers mots :

— Et le chef d'un tel gouvernement, accepteriez-vous de l'être ?



lampions achevaient doucement de s'éteindre aux façades de quelques maisons, parmi les drapeaux français... ou russes; car plusieurs Montiliens avaient profité de l'occasion pour utiliser leurs vieux étendards, et les couleurs du Tsar ornaient d'une façon assez imprévue plusieurs fenêtres. Dans le silence du café désert et de la ville endormie, nous avons causé, je résume.

\*\*\*

M. Auguste Loubet, propriétaire à Marsanne, et qui fut pendant trente-sept ans maire de sa commune (j'ai dit hier qu'il avait commencé d'en construire l'église en 1847), est mort il y a dix ans. Il a laissé trois enfants :

Un fils aîné, ancien médecin, aujourd'hui retiré à Grignan, à vingt-cinq kilomètres de Montélimar, dans un vieux domaine de famille ;

Un second fils, qui est le Président actuel ;

Une fille qui épousa un banquier de Valence, M. Barbier, et qui est morte depuis plusieurs années.

Le docteur, retiré à Grignan, n'a pas d'enfants ;

Le Président, marié peu de temps avant la guerre, en a trois, comme vous l'avez indiqué : une fille aînée, mariée à un magistrat du Tribunal de Marseille, et deux fils.

Mme Barbier a laissé trois fils.

Mme Loubet, elle, avait deux frères. L'aîné est mort; le cadet a épousé sa belle-sœur.

Mme Picard avait eu de son premier mari quatre enfants, dont M. Frédéric Picard se trouve être à la fois le beau-père et l'oncle : une fille, Mme Pascal, mariée à Valence et dont le mari est attaché au Crédit lyonnais; un fils employé dans la maison de Montélimar; un autre qui fait son service militaire au 1<sup>er</sup> hussards, à Valence; et un troisième, élevé à Paris, au collège Stanislas.

L'entourage familial intime du nouveau Président se compose donc, en dehors de sa vieille mère, de deux fils, de deux filles, d'un frère aîné, d'une belle-sœur, d'un beau-frère, d'une nièce mariée et de six neveux.

Tout ce monde est parfaitement uni et vit de la façon la plus simple.

La petite maison où M. Loubet vient passer ses vacances est située dans une rue qui aboutit au boulevard Maréchal-Dumas et qui s'appelle la rue Quatre-Alliances.

(Les Montiliens ont abrégé bizarrement les noms de certaines de leurs rues; ils disent : la rue Quatre-Alliances, la rue Jeu-de-Paume, etc.)

Cette demeure n'a même pas la somptueuse élégance de la plupart des maisons de bourgeois aisés, en province. C'est une maison de trois étages, à façade unie, blanche à la chaux, et coupée d'un étroit balcon. Aux fenêtres, des volets de bois plein, soigneusement clos.

La maison n'emprunte aucune caractéristique locale qu'on dessinait du toit qui la déborde de son triple feston de tuiles; elle s'ouvre sur la rue par une étroite porte en bois verni.

Le domestique qui la garde n'y réside même pas. Il est installé dans une maisonnette entourée d'un jardin, que possède M. Loubet, à un kilomètre de la ville, sur la route du Teil.

Le beau-frère du Président demeure, lui, plus au centre de la ville, dans la rue Montélimar commercial, rue Roserie. La maison qu'il occupe est celle où ont vécu ses parents, et où est née Mme Loubet.

Aspect de la petite boutique n'a pas changé : une devanture étroite et basse, au-dessus de laquelle s'inscrit l'ancienne raison sociale : *Picard aîné*, et que meuble un étalage d'articles variés de quincaillerie. Le magasin de fer occupe un hangar plus vaste, derrière la boutique.

Je note ce détail : ni la maison de M. Loubet, ni celle de son beau-frère ne sont pavées... Et j'ajoute ceci : le neveu du Président — le petit hussard de Valence — n'avait même pas demandé hier à ses chefs, à l'occasion de l'avènement de son oncle à la présidence de la République, la permission de vingt-quatre heures qu'ils lui eussent accordée, je suppose, avec plaisir.

Il y a trois ans, quand M. Loubet fut nommé président du Sénat, son fils faisait son service militaire au 22<sup>e</sup> de ligne, à Montélimar. Ce fut son colonel qui l'envoya embrasser son père à Paris, et mit dans la main du petit trouper l'excuse qu'il ne demandait pas.

M. Picard me conte avec bonne humeur ces petits détails, et il ajoute : — Que voulez-vous ? Nous sommes tous un peu comme cela, dans la famille. Nous ne recherchons point les faveurs, et nous n'aimons pas le bruit. Et puis, quoi ? Ce qui nous arrive aujourd'hui, c'est un très grand honneur, sans doute, mais à quoi nous étions bien un peu préparés. Nous avons vu Loubet grandir tout doucement, devenir député, sénateur, ministre, président du Sénat... On se fait à tout. Aussi, voyez comme Montélimar est calme, ce soir. Il est minuit et il n'y a plus, je crois, que nous d'éveillés dans la ville. On a pavé quelques maisons ; on a fait un peu de musique, et en voilà pour une semaine. Dimanche prochain, la municipalité donne une fête : je suis sûr qu'elle sera moins brillante que toutes celles dont les succès politiques de mon beau-frère ont déjà été l'occasion ici. Il n'y a même qu'un jour où je me souviens d'avoir vu les Montiliens vraiment emballés : c'est celui où leur maire est, pour la première fois, devenu ministre !

Je retourne à l'hôtel. Au loin, dans l'obscurité des rues, j'entends des voix qui chantent ; quelque bande de jeunes gens, attardée en un estaminet, et qui pousse son dernier refrain...

Vive Loubet et le bon vin !

« Vive Loubet ! » Ici, du moins, c'est le seul cri qu'on ait entendu proférer depuis quarante-huit heures. Et, vraiment, ces deux journées passées sous un beau ciel, au milieu de braves gens qui se trouvent d'accord, eux, sur quelque chose, et qui pensent, et qui sentent, et qui rient tout à la même chose (quoi que cette chose signifie, ou ne signifie pas), c'est comme un grand bain de repos que l'on prendrait.

Emile Bern.

## LE PRÉSIDENT LOUBET

### Au Petit-Luxembourg

Le Président de la République n'a reçu hier que M. Charles Dupuy, président du Conseil, et la plupart des membres du cabinet, devant lesquels il a exposé les grandes lignes du Message qui sera lu aujourd'hui au Sénat et à la Chambre et qu'il a passé une partie de la journée à rédiger.

Mme Loubet, qui avait l'habitude de recevoir chaque lundi, a également fermé ses portes hier. Elle ne recevra pas avant l'expiration du mois de deuil réglementaire.

M. Millet, officier du paix du sixième arrondissement, commande le service d'ordre au Petit-Luxembourg. Ce service se compose d'une centaine d'agents qui n'ont eu, hier, qu'à guider le public.

Très nombreux en effet ont été les visiteurs qui sont venus s'inscrire ou déposer leurs cartes dans les corbeilles de M. ou de Mme Loubet.

Un détail qui n'étonnera personne : c'est surtout contre les photographes que le nouveau chef de l'Etat a dû se défendre hier. Jamais il ne se fut attendu à ce que tant de gens voulussent prendre son portrait.

A l'occasion de son élection, le Président de la République a fait accorder un congé de vingt-quatre heures aux élèves des lycées, collèges et écoles.

De même, toutes les troupes des armées de terre et de mer auront une journée de repos. Les punitions ont été levées et des rations supplémentaires ont été accordées aux soldats.

La remise officielle du collier de la Légion d'honneur au nouveau Président de la République, annoncée pour hier, n'aura lieu que ce matin, immédiatement avant le Conseil des ministres qui assisteront tous à la cérémonie.

### Les félicitations

Les télégrammes de félicitations continuent à arriver en très grand nombre à la Présidence de la République. Parmi les derniers parvenus au Petit-Luxembourg, citons ceux émanant des municipalités de Grâne (Drôme), de Passais (Orne), de Valanzy (Drôme), de Saint-Pol (Pas-de-Calais), de Capdenac (Aveyron), de Montségur (Drôme), de Gourdon (Lot), d'Uppie (Drôme), de Châtillon-Saint-Jean (Drôme), de La Madeleine (Lot), de Gardanne, de Saint-Donat (Drôme), de Saon (Drôme), de Clérieux (Drôme), de Charzais (Vendée), de Ruelle-sur-Touvre, de Saint-Julien-en-Vercors (Drôme), de Domène, de Vals-les-Bains (Ardèche), de Vinay (Isère); des fédérations d'anciens militaires de Tourcoing, du Tribunal de commerce de Romans, du Syndicat général des Comices agricoles de la Charente-Inférieure, de la colonie française et de la Chambre de commerce française de Milan, de la colonie française de Venise, etc., etc.

### La Ligue de la Patrie française

Le Temps publie la lettre suivante, que M. Arsène Vacherot, maître des requêtes honoraire au Conseil d'Etat, vient d'adresser à M. Jules Lemaitre, président de la Ligue de la Patrie française :

Paris, 20 février.

Monsieur le président,

Je me vois forcé, à mon grand regret, de me retirer de la Ligue de la Patrie française. Quand je me suis exprimé de lui porter mon adhésion, elle se recommandait par le patronage des noms les plus illustres et les plus respectés, par un programme aussi sage que généreux.

J'applaudissais au projet de raffermir, d'exalter même l'idée de la patrie, qui chez nous tend à s'effacer sous l'effort des internationalistes, des humanitaristes, et d'une foule de gens de lettres qui mettent trop souvent l'esprit à la place du cœur.

Je pensais que la Ligue, vivant un peu aussi élevée, se tiendrait au-dessus de l'affaire Dreyfus (si obscure encore à l'heure qu'il est), au moins ne s'occuperait pas dans la polémique courante, et surtout éviterait le terrain brûlant de la politique quotidienne.

Or, depuis quelques jours, comment nier qu'elle s'y engage de plus en plus ? A mon sens, de graves imprudences ont déjà été commises, et des alliances se dessinent qui m'inspirent toute appréhension.

Dans ces circonstances, je tiens essentiellement à reprendre ma liberté et, quoique le bruit et l'écueil ne me conviennent à aucun titre, je suis conduit à communiquer cette lettre aux journaux qui ont publié mon adhésion.

Arsène VACHEROT,

Maître des requêtes honoraire au Conseil d'Etat.

D'autre part, M. Henri Pensa, directeur des Questions diplomatiques et coloniales, écrit au Journal des Débats :

Paris, le 19 février.

Monsieur le directeur,

En présence de l'attitude anticonstitutionnelle que prend M. J. Lemaitre, président de la Ligue de la Patrie française, j'ai adressé, dès hier matin, ma démission d'adhésion à cette Ligue.

En apportant mon adhésion, j'avais cru que le but de cette Ligue devait être de fortifier l'idée de patrie et le respect des lois républicaines; son président fomentait une agitation contre le chef de l'Etat, en espérant, écrit-il, le faire sauter d'ici.

Je suis en désaccord absolu avec lui; je me suis trompé; je me retire.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'expression de mes plus distingués sentiments.

Henri Pensa.

Le note publiée par M. Jules Lemaitre contre M. Loubet le matin même de l'élection présidentielle et l'attitude militante de M. François Coppée, président d'honneur de la Ligue de la Patrie française, ont ému bon nombre d'adhérents à la Ligue et les deux lettres qu'on vient de lire sont comme le signal d'une désagrégation.

Nous recevons, d'autre part, la communication suivante :

Le Comité central de la Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen ne saurait garder le silence en face des manifestations séditieuses provoquées contre le Président de la République par des hommes qui se donnent pour les représentants attitrés des idées d'ordre et de patriotisme.

Voilà donc ouvertement démasquée l'équivoque derrière laquelle se machinaient une intrigue de césarisme, sous les apparences d'un appel loyal à l'esprit d'apaisement et d'union.

Cette attitude, prise vis-à-vis du chef de l'Etat le jour même de son élection régulière, nous paraît n'être que l'indice d'une révolte ouverte contre le principe de souveraineté qui

réside par délégation du pays dans la représentation nationale.

La Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen doit s'abstenir de répondre à cet égarement de la passion politique, autrement que par un redoublement de respect pour la loi républicaine.

Elle sortira de son rôle en opposant un chant de triomphe à des cris de colère, et elle doit se borner à enregistrer l'acte du Congrès de Versailles comme un gage de sécurité et une espérance d'avenir.

Héritière des principes de 1789, elle ne peut que se réjouir de voir la République affirmer une fois de plus son autorité et sa force dans l'accord d'une majorité de républicains décidés à la défendre contre les manœuvres des partis.

Elle a plus que jamais confiance dans les idées de droit, de justice et de liberté promises à la conscience humaine par la Révolution française et elle s'incline avec respect devant celui que le Congrès de Versailles a jugé capable d'en être le meilleur gardien.

### Dans la soirée

Pour éviter le retour des scènes de samedi et de dimanche soir, M. Charles Blanc, préfet de police, avait pris hier des dispositions tout à fait exceptionnelles. Des détachements des dix-septième et dix-huitième arrondissements étaient venus renforcer ceux du neuvième, très fatigués par ces deux journées de service permanent. Deux brigades de réserve avaient été placées dans la rue d'Uzès qui, au soir, est assez déserte le soir. Enfin, on avait doublé le nombre des gardes municipaux, à pied et à cheval, postés à la mairie Drouot et à celle de la Banque.

Ce n'est pas tout. Pour la première fois, il avait été décidé qu'on ne s'en tiendrait pas à faire évacuer la voie publique, comme on l'avait fait les deux jours précédents, mais qu'on empêcherait également les cris et les chants de provocation aux fenêtres et aux balcons. Deux commissaires de police étaient chargés, le cas échéant et après sommation, de pénétrer dans les maisons d'où partaient les « provocations à l'attoucheur » et de se saisir des délinquants.

Ces mesures ont heureusement été inutiles. Le boulevard est resté tranquille hier soir et les curieux, venus en assez grand nombre, en ont été pour leur désappointement.

Il n'y a même pas eu de déploiement de forces, le service ordinaire de la voie publique étant simplement doublé aux endroits réputés « dangereux », c'est-à-dire devant la brasserie de Maxville et dans le faubourg Montmartré. Sur le refuge, trois ou quatre messieurs et deux officiers de paix en uniforme, voilà tout.

Une seule arrestation a été opérée pour refus de circuler.

A minuit et demi les troupes ont quitté leurs postes et regagné leurs casernes.

X. Y. Z.

Il n'y a même pas eu de déploiement de forces, le service ordinaire de la voie publique étant simplement doublé aux endroits réputés « dangereux », c'est-à-dire devant la brasserie de Maxville et dans le faubourg Montmartré. Sur le refuge, trois ou quatre messieurs et deux officiers de paix en uniforme, voilà tout.

Une seule arrestation a été opérée pour refus de circuler.

A minuit et demi les troupes ont quitté leurs postes et regagné leurs casernes.

X. Y. Z.

Il n'y a même pas eu de déploiement de forces, le service ordinaire de la voie publique étant simplement doublé aux endroits réputés « dangereux », c'est-à-dire devant la brasserie de Maxville et dans le faubourg Montmartré. Sur le refuge, trois ou quatre messieurs et deux officiers de paix en uniforme, voilà tout.

Une seule arrestation a été opérée pour refus de circuler.

A minuit et demi les troupes ont quitté leurs postes et regagné leurs casernes.

X. Y. Z.

Il n'y a même pas eu de déploiement de forces, le service ordinaire de la voie publique étant simplement doublé aux endroits réputés « dangereux », c'est-à-dire devant la brasserie de Maxville et dans le faubourg Montmartré. Sur le refuge, trois ou quatre messieurs et deux officiers de paix en uniforme, voilà tout.

Une seule arrestation a été opérée pour refus de circuler.

A minuit et demi les troupes ont quitté leurs postes et regagné leurs casernes.

X. Y. Z.

Il n'y a même pas eu de déploiement de forces, le service ordinaire de la voie publique étant simplement doublé aux endroits réputés « dangereux », c'est-à-dire devant la brasserie de Maxville et dans le faubourg Montmartré. Sur le refuge, trois ou quatre messieurs et deux officiers de paix en uniforme, voilà tout.

Une seule arrestation a été opérée pour refus de circuler.

A minuit et demi les troupes ont quitté leurs postes et regagné leurs casernes.

X. Y. Z.

Il n'y a même pas eu de déploiement de forces, le service ordinaire de la voie publique étant simplement doublé aux endroits réputés « dangereux », c'est-à-dire devant la brasserie de Maxville et dans le faubourg Montmartré. Sur le refuge, trois ou quatre messieurs et deux officiers de paix en uniforme, voilà tout.

Une seule arrestation a été opérée pour refus de circuler.

A minuit et demi les troupes ont quitté leurs postes et regagné leurs casernes.

X. Y. Z.

Il n'y a même pas eu de déploiement de forces, le service ordinaire de la voie publique étant simplement doublé aux endroits réputés « dangereux », c'est-à-dire devant la brasserie de Maxville et dans le faubourg Montmartré. Sur le refuge, trois ou quatre messieurs et deux officiers de paix en uniforme, voilà tout.

Une seule arrestation a été opérée pour refus de circuler.

A minuit et demi les troupes ont quitté leurs postes et regagné leurs casernes.

X. Y. Z.

Il n'y a même pas eu de déploiement de forces, le service ordinaire de la voie publique étant simplement doublé aux endroits réputés « dangereux », c'est-à-dire devant la brasserie de Maxville et dans le faubourg Montmartré. Sur le refuge, trois ou quatre messieurs et deux officiers de paix en uniforme, voilà tout.

Une seule arrestation a été opérée pour refus de circuler.

A minuit et demi les troupes ont quitté leurs postes et regagné leurs casernes.

X. Y. Z.

Il n'y a même pas eu de déploiement de forces, le service ordinaire de la voie publique étant simplement doublé aux endroits réputés « dangereux », c'est-à-dire devant la brasserie de Maxville et dans le faubourg Montmartré. Sur le refuge, trois ou quatre messieurs et deux officiers de paix en uniforme, voilà tout.

Une seule arrestation a été opérée pour refus de circuler.

A minuit et demi les troupes ont quitté leurs postes et regagné leurs casernes.

X. Y. Z.

Il n'y a même pas eu de déploiement de forces, le service ordinaire de la voie publique étant simplement doublé aux endroits réputés « dangereux », c'est-à-dire devant la brasserie de Maxville et dans le faubourg Montmartré. Sur le refuge, trois ou quatre messieurs et deux officiers de paix en uniforme, voilà tout.

Une seule arrestation a été opérée pour refus de circuler.

A minuit et demi les troupes ont quitté leurs postes et regagné leurs casernes.

dans l'espace de quelques heures, ont amené le dénouement fatal.

Il est certain qu'ils ont été unanimes à reconnaître, dans la succession des accidents, tous les symptômes indubitables d'une hémorragie cérébrale foudroyante, avec paralysie de la face et des membres du côté gauche.

On signale : BERGERON, LANNELONGUE, POTAIN, CHEURILLOU, HUMBERT.

Pour copie certifiée conforme :

Général BAILLOU.

Le second document est une communication de M. Le Gall, chef du cabinet civil du regretté Président de la République, en réponse aux paroles prononcées à la Chambre des députés, dans la séance d'hier, par M. Dejeante, député socialiste. Elle est ainsi conçue :

Je lis dans le *Compte rendu analytique officiel* de la séance d'aujourd'hui de la Chambre, que M. le député Dejeante s'est exprimé en ces termes :

« Félix Faure était franc-maçon ; je suis surpris, sans lui demander conseil, à faire venir un prêtre, et même par un procédé bizarre... » (Vives interruptions.)

A la protestation que ces paroles ont provoquée de la part de M. Brindeau, mon devoir est d'ajouter la déclaration suivante :

J'affirme, sur l'honneur, qu'entre 7 heures et demie et 8 heures, alors que le Président de la République avait sa pleine connaissance, que sa parole était encore libre et claire, il s'est adressé à moi à deux reprises différentes, me demandant de faire appeler un prêtre.

Le GALL.

### Les condoléances

Le ministre de la marine a reçu la dépêche suivante :

La Sude.

L'avis-torpilleur *Condor* est arrivé : les officiers et l'équipage ressentent profonde douleur en apprenant décès national ; tous bâtiments étrangers expriment condoléances et mettent pavillons en berne.

\*\*\*

Une dépêche de Saint-Petersbourg annonce que les Russes, membres de l'Ordre de la Légion d'honneur, ont résolu de déposer une couronne d'une grande valeur artistique sur la tombe du Président Félix Faure, enlevé prématurément à son pays, et d'exprimer leurs condoléances à la nation française.

Parmi les personnalités qui ont déjà pris part à la souscription, on remarque le comte Vorontsov-Dachkoff, le baron Fredericksz, M. Witte, les généraux Vankovski, Obrouchev, Richter, comte Touraïev, Kouroupakine, l'amiral Tyrov, les généraux comte Moussine-Pouchkine, Dragomir, prince Dolgorouky, l'amiral Avelan, les généraux comte Ossouloff, Biderling, prince Obolenski, le prince Dolgorouky, grand-maître des cérémonies ; MM. Comier, maître de la Cour ; Krivenko, Marmontel, Dubreil, Echappard.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.

Le GALL.















AVIS COMMERCIAUX

Industrie, Fonds de Commerce

**INDUSTRIE A FAÇON**  
N'roulement ni marchandises.  
Direction facile  
pour personne même sans connaissances.  
BÉNÉFICES NETS : 30.000 FRANCS  
plus 1.000 francs de prélèvements mensuels.  
On traite avec 50.000 francs et facilités.  
Anc. M<sup>rs</sup> DENIS et C<sup>ie</sup> banq. (Paris, 33, r. Le Peletier)  
LUCAS et C<sup>ie</sup>, successeurs (Londres et Bruxelles).

**MAISON A CÉDER**  
de la gare du Nord. On la laisse à personne sérieuse avec 30.000 fr. Bénéfice net par an 18.000 fr.  
**VOYLE-DULIN 7, RUE TURBIGO.**  
(Téléphone 243.08).

**MAISON MEUBLÉE SPLENDIDE, Champs-Élysées**  
à céder pour 60.000 fr. Net 20.000 fr.  
Bel emplacement. JACQUES, 8, r. de Hanovre (Opéra).  
**POUR CAUSE DE MALADIE, A CÉDER**  
**LE PLUS BEAU CAFÉ**  
de la gare du Nord. On la laisse à personne sérieuse avec 30.000 fr. Bénéfice net par an 18.000 fr.  
**VOYLE-DULIN 7, RUE TURBIGO.**  
(Téléphone 243.08).

**ON RECHERCHE, sans intermédiaire d'agence,**  
Maison de GRANDE REMISE à céder de suite.  
Payement immédiat. — Ecrire L. M. J. Figeat.

**OFFRES ET DEMANDES**  
**CAPITAUX**  
CAPITAL gar., 10 0/0 minimum. Aff. sérieuse.  
Réponse à lettr. sign. Pas d'ag. A.M.10, bur. 62.

**AVIS IMPORTANT AUX BANQUIERS**  
Un grand industriel de la plus haute honnêteté demande prêt au court terme de crédit. Peut offrir toutes les garanties exigées. Ecr. de V. Y. Figeat.

**PLUS BEAUX DE PARIS.** A coûté 400.000 fr. à installer. 100 baign. Vapeur hydr. Jardin. Affaires garanties 50.000 fr. à lever pour 30.000 fr. 150.000 fr. à gagner. Occ. rare. BELLAN, 37, r. Poissonnière.

**500.000 fr.** en une ou plusieurs parts, demandés par concession d'une ARDOISIERIE (Ardennes), 3 galeries prêtes à être exploitées. DEFAUCAMBERGE et C<sup>ie</sup>, 82, rue d'Hauteville.

**TOUS LES JOURS**  
**PAVILLON DE HANOY**  
22 et 24, Rue Louis-le-Grand, PARIS

REPRODUCTIONS Héliographiques, d'œuvres d'ART ancien et moderne, de VUES, de PAYSAGES et de MONUMENTS par les Procédés nouveaux de J. GAULTIER.

**BONS EXPOSITION 1900**  
PAYABLES 2 FR. PAR MOIS PENDANT 10 MOIS  
**GROS LOT : 500.000**  
TIRAGE 25 FÉVRIER  
Prop. compl. du titre des 1<sup>ers</sup> versements. Droit à tous tirages, 20 ann. réductions de ch. de fer, etc. Env. mand.-p<sup>te</sup> ou timb. à Cl. Morin, 23, Chaussée d'Antin, Paris.

**LA BANQUE FONCIÈRE, 1, r. de Maubouge, Paris.**  
**PRÊTE DES CAPITAUX**  
à 3,50 % sur immeubles jusqu'à 75 % de leur valeur et en tous NU-PROPRIÉTÉS. Titres d'immeubles, actions, titres NOMINAUX, en 3<sup>e</sup> de l'usufruitier. — Termes : 1<sup>er</sup> 101, 2<sup>e</sup> 101, 3<sup>e</sup> 101, 4<sup>e</sup> 101, 5<sup>e</sup> 101, 6<sup>e</sup> 101, 7<sup>e</sup> 101, 8<sup>e</sup> 101, 9<sup>e</sup> 101, 10<sup>e</sup> 101, 11<sup>e</sup> 101, 12<sup>e</sup> 101, 13<sup>e</sup> 101, 14<sup>e</sup> 101, 15<sup>e</sup> 101, 16<sup>e</sup> 101, 17<sup>e</sup> 101, 18<sup>e</sup> 101, 19<sup>e</sup> 101, 20<sup>e</sup> 101, 21<sup>e</sup> 101, 22<sup>e</sup> 101, 23<sup>e</sup> 101, 24<sup>e</sup> 101, 25<sup>e</sup> 101, 26<sup>e</sup> 101, 27<sup>e</sup> 101, 28<sup>e</sup> 101, 29<sup>e</sup> 101, 30<sup>e</sup> 101, 31<sup>e</sup> 101, 32<sup>e</sup> 101, 33<sup>e</sup> 101, 34<sup>e</sup> 101, 35<sup>e</sup> 101, 36<sup>e</sup> 101, 37<sup>e</sup> 101, 38<sup>e</sup> 101, 39<sup>e</sup> 101, 40<sup>e</sup> 101, 41<sup>e</sup> 101, 42<sup>e</sup> 101, 43<sup>e</sup> 101, 44<sup>e</sup> 101, 45<sup>e</sup> 101, 46<sup>e</sup> 101, 47<sup>e</sup> 101, 48<sup>e</sup> 101, 49<sup>e</sup> 101, 50<sup>e</sup> 101, 51<sup>e</sup> 101, 52<sup>e</sup> 101, 53<sup>e</sup> 101, 54<sup>e</sup> 101, 55<sup>e</sup> 101, 56<sup>e</sup> 101, 57<sup>e</sup> 101, 58<sup>e</sup> 101, 59<sup>e</sup> 101, 60<sup>e</sup> 101, 61<sup>e</sup> 101, 62<sup>e</sup> 101, 63<sup>e</sup> 101, 64<sup>e</sup> 101, 65<sup>e</sup> 101, 66<sup>e</sup> 101, 67<sup>e</sup> 101, 68<sup>e</sup> 101, 69<sup>e</sup> 101, 70<sup>e</sup> 101, 71<sup>e</sup> 101, 72<sup>e</sup> 101, 73<sup>e</sup> 101, 74<sup>e</sup> 101, 75<sup>e</sup> 101, 76<sup>e</sup> 101, 77<sup>e</sup> 101, 78<sup>e</sup> 101, 79<sup>e</sup> 101, 80<sup>e</sup> 101, 81<sup>e</sup> 101, 82<sup>e</sup> 101, 83<sup>e</sup> 101, 84<sup>e</sup> 101, 85<sup>e</sup> 101, 86<sup>e</sup> 101, 87<sup>e</sup> 101, 88<sup>e</sup> 101, 89<sup>e</sup> 101, 90<sup>e</sup> 101, 91<sup>e</sup> 101, 92<sup>e</sup> 101, 93<sup>e</sup> 101, 94<sup>e</sup> 101, 95<sup>e</sup> 101, 96<sup>e</sup> 101, 97<sup>e</sup> 101, 98<sup>e</sup> 101, 99<sup>e</sup> 101, 100<sup>e</sup> 101.

**LA BANQUE FONCIÈRE, 1, r. de Maubouge, Paris.**  
**PRÊTE DES CAPITAUX**  
à 3,50 % sur immeubles jusqu'à 75 % de leur valeur et en tous NU-PROPRIÉTÉS. Titres d'immeubles, actions, titres NOMINAUX, en 3<sup>e</sup> de l'usufruitier. — Termes : 1<sup>er</sup> 101, 2<sup>e</sup> 101, 3<sup>e</sup> 101, 4<sup>e</sup> 101, 5<sup>e</sup> 101, 6<sup>e</sup> 101, 7<sup>e</sup> 101, 8<sup>e</sup> 101, 9<sup>e</sup> 101, 10<sup>e</sup> 101, 11<sup>e</sup> 101, 12<sup>e</sup> 101, 13<sup>e</sup> 101, 14<sup>e</sup> 101, 15<sup>e</sup> 101, 16<sup>e</sup> 101, 17<sup>e</sup> 101, 18<sup>e</sup> 101, 19<sup>e</sup> 101, 20<sup>e</sup> 101, 21<sup>e</sup> 101, 22<sup>e</sup> 101, 23<sup>e</sup> 101, 24<sup>e</sup> 101, 25<sup>e</sup> 101, 26<sup>e</sup> 101, 27<sup>e</sup> 101, 28<sup>e</sup> 101, 29<sup>e</sup> 101, 30<sup>e</sup> 101, 31<sup>e</sup> 101, 32<sup>e</sup> 101, 33<sup>e</sup> 101, 34<sup>e</sup> 101, 35<sup>e</sup> 101, 36<sup>e</sup> 101, 37<sup>e</sup> 101, 38<sup>e</sup> 101, 39<sup>e</sup> 101, 40<sup>e</sup> 101, 41<sup>e</sup> 101, 42<sup>e</sup> 101, 43<sup>e</sup> 101, 44<sup>e</sup> 101, 45<sup>e</sup> 101, 46<sup>e</sup> 101, 47<sup>e</sup> 101, 48<sup>e</sup> 101, 49<sup>e</sup> 101, 50<sup>e</sup> 101, 51<sup>e</sup> 101, 52<sup>e</sup> 101, 53<sup>e</sup> 101, 54<sup>e</sup> 101, 55<sup>e</sup> 101, 56<sup>e</sup> 101, 57<sup>e</sup> 101, 58<sup>e</sup> 101, 59<sup>e</sup> 101, 60<sup>e</sup> 101, 61<sup>e</sup> 101, 62<sup>e</sup> 101, 63<sup>e</sup> 101, 64<sup>e</sup> 101, 65<sup>e</sup> 101, 66<sup>e</sup> 101, 67<sup>e</sup> 101, 68<sup>e</sup> 101, 69<sup>e</sup> 101, 70<sup>e</sup> 101, 71<sup>e</sup> 101, 72<sup>e</sup> 101, 73<sup>e</sup> 101, 74<sup>e</sup> 101, 75<sup>e</sup> 101, 76<sup>e</sup> 101, 77<sup>e</sup> 101, 78<sup>e</sup> 101, 79<sup>e</sup> 101, 80<sup>e</sup> 101, 81<sup>e</sup> 101, 82<sup>e</sup> 101, 83<sup>e</sup> 101, 84<sup>e</sup> 101, 85<sup>e</sup> 101, 86<sup>e</sup> 101, 87<sup>e</sup> 101, 88<sup>e</sup> 101, 89<sup>e</sup> 101, 90<sup>e</sup> 101, 91<sup>e</sup> 101, 92<sup>e</sup> 101, 93<sup>e</sup> 101, 94<sup>e</sup> 101, 95<sup>e</sup> 101, 96<sup>e</sup> 101, 97<sup>e</sup> 101, 98<sup>e</sup> 101, 99<sup>e</sup> 101, 100<sup>e</sup> 101.

**LA BANQUE FONCIÈRE, 1, r. de Maubouge, Paris.**  
**PRÊTE DES CAPITAUX**  
à 3,50 % sur immeubles jusqu'à 75 % de leur valeur et en tous NU-PROPRIÉTÉS. Titres d'immeubles, actions, titres NOMINAUX, en 3<sup>e</sup> de l'usufruitier. — Termes : 1<sup>er</sup> 101, 2<sup>e</sup> 101, 3<sup>e</sup> 101, 4<sup>e</sup> 101, 5<sup>e</sup> 101, 6<sup>e</sup> 101, 7<sup>e</sup> 101, 8<sup>e</sup> 101, 9<sup>e</sup> 101, 10<sup>e</sup> 101, 11<sup>e</sup> 101, 12<sup>e</sup> 101, 13<sup>e</sup> 101, 14<sup>e</sup> 101, 15<sup>e</sup> 101, 16<sup>e</sup> 101, 17<sup>e</sup> 101, 18<sup>e</sup> 101, 19<sup>e</sup> 101, 20<sup>e</sup> 101, 21<sup>e</sup> 101, 22<sup>e</sup> 101, 23<sup>e</sup> 101, 24<sup>e</sup> 101, 25<sup>e</sup> 101, 26<sup>e</sup> 101, 27<sup>e</sup> 101, 28<sup>e</sup> 101, 29<sup>e</sup> 101, 30<sup>e</sup> 101, 31<sup>e</sup> 101, 32<sup>e</sup> 101, 33<sup>e</sup> 101, 34<sup>e</sup> 101, 35<sup>e</sup> 101, 36<sup>e</sup> 101, 37<sup>e</sup> 101, 38<sup>e</sup> 101, 39<sup>e</sup> 101, 40<sup>e</sup> 101, 41<sup>e</sup> 101, 42<sup>e</sup> 101, 43<sup>e</sup> 101, 44<sup>e</sup> 101, 45<sup>e</sup> 101, 46<sup>e</sup> 101, 47<sup>e</sup> 101, 48<sup>e</sup> 101, 49<sup>e</sup> 101, 50<sup>e</sup> 101, 51<sup>e</sup> 101, 52<sup>e</sup> 101, 53<sup>e</sup> 101, 54<sup>e</sup> 101, 55<sup>e</sup> 101, 56<sup>e</sup> 101, 57<sup>e</sup> 101, 58<sup>e</sup> 101, 59<sup>e</sup> 101, 60<sup>e</sup> 101, 61<sup>e</sup> 101, 62<sup>e</sup> 101, 63<sup>e</sup> 101, 64<sup>e</sup> 101, 65<sup>e</sup> 101, 66<sup>e</sup> 101, 67<sup>e</sup> 101, 68<sup>e</sup> 101, 69<sup>e</sup> 101, 70<sup>e</sup> 101, 71<sup>e</sup> 101, 72<sup>e</sup> 101, 73<sup>e</sup> 101, 74<sup>e</sup> 101, 75<sup>e</sup> 101, 76<sup>e</sup> 101, 77<sup>e</sup> 101, 78<sup>e</sup> 101, 79<sup>e</sup> 101, 80<sup>e</sup> 101, 81<sup>e</sup> 101, 82<sup>e</sup> 101, 83<sup>e</sup> 101, 84<sup>e</sup> 101, 85<sup>e</sup> 101, 86<sup>e</sup> 101, 87<sup>e</sup> 101, 88<sup>e</sup> 101, 89<sup>e</sup> 101, 90<sup>e</sup> 101, 91<sup>e</sup> 101, 92<sup>e</sup> 101, 93<sup>e</sup> 101, 94<sup>e</sup> 101, 95<sup>e</sup> 101, 96<sup>e</sup> 101, 97<sup>e</sup> 101, 98<sup>e</sup> 101, 99<sup>e</sup> 101, 100<sup>e</sup> 101.

**LA BANQUE FONCIÈRE, 1, r. de Maubouge, Paris.**  
**PRÊTE DES CAPITAUX**  
à 3,50 % sur immeubles jusqu'à 75 % de leur valeur et en tous NU-PROPRIÉTÉS. Titres d'immeubles, actions, titres NOMINAUX, en 3<sup>e</sup> de l'usufruitier. — Termes : 1<sup>er</sup> 101, 2<sup>e</sup> 101, 3<sup>e</sup> 101, 4<sup>e</sup> 101, 5<sup>e</sup> 101, 6<sup>e</sup> 101, 7<sup>e</sup> 101, 8<sup>e</sup> 101, 9<sup>e</sup> 101, 10<sup>e</sup> 101, 11<sup>e</sup> 101, 12<sup>e</sup> 101, 13<sup>e</sup> 101, 14<sup>e</sup> 101, 15<sup>e</sup> 101, 16<sup>e</sup> 101, 17<sup>e</sup> 101, 18<sup>e</sup> 101, 19<sup>e</sup> 101, 20<sup>e</sup> 101, 21<sup>e</sup> 101, 22<sup>e</sup> 101, 23<sup>e</sup> 101, 24<sup>e</sup> 101, 25<sup>e</sup> 101, 26<sup>e</sup> 101, 27<sup>e</sup> 101, 28<sup>e</sup> 101, 29<sup>e</sup> 101, 30<sup>e</sup> 101, 31<sup>e</sup> 101, 32<sup>e</sup> 101, 33<sup>e</sup> 101, 34<sup>e</sup> 101, 35<sup>e</sup> 101, 36<sup>e</sup> 101, 37<sup>e</sup> 101, 38<sup>e</sup> 101, 39<sup>e</sup> 101, 40<sup>e</sup> 101, 41<sup>e</sup> 101, 42<sup>e</sup> 101, 43<sup>e</sup> 101, 44<sup>e</sup> 101, 45<sup>e</sup> 101, 46<sup>e</sup> 101, 47<sup>e</sup> 101, 48<sup>e</sup> 101, 49<sup>e</sup> 101, 50<sup>e</sup> 101, 51<sup>e</sup> 101, 52<sup>e</sup> 101, 53<sup>e</sup> 101, 54<sup>e</sup> 101, 55<sup>e</sup> 101, 56<sup>e</sup> 101, 57<sup>e</sup> 101, 58<sup>e</sup> 101, 59<sup>e</sup> 101, 60<sup>e</sup> 101, 61<sup>e</sup> 101, 62<sup>e</sup> 101, 63<sup>e</sup> 101, 64<sup>e</sup> 101, 65<sup>e</sup> 101, 66<sup>e</sup> 101, 67<sup>e</sup> 101, 68<sup>e</sup> 101, 69<sup>e</sup> 101, 70<sup>e</sup> 101, 71<sup>e</sup> 101, 72<sup>e</sup> 101, 73<sup>e</sup> 101, 74<sup>e</sup> 101, 75<sup>e</sup> 101, 76<sup>e</sup> 101, 77<sup>e</sup> 101, 78<sup>e</sup> 101, 79<sup>e</sup> 101, 80<sup>e</sup> 101, 81<sup>e</sup> 101, 82<sup>e</sup> 101, 83<sup>e</sup> 101, 84<sup>e</sup> 101, 85<sup>e</sup> 101, 86<sup>e</sup> 101, 87<sup>e</sup> 101, 88<sup>e</sup> 101, 89<sup>e</sup> 101, 90<sup>e</sup> 101, 91<sup>e</sup> 101, 92<sup>e</sup> 101, 93<sup>e</sup> 101, 94<sup>e</sup> 101, 95<sup>e</sup> 101, 96<sup>e</sup> 101, 97<sup>e</sup> 101, 98<sup>e</sup> 101, 99<sup>e</sup> 101, 100<sup>e</sup> 101.

**LA BANQUE FONCIÈRE, 1, r. de Maubouge, Paris.**  
**PRÊTE DES CAPITAUX**  
à 3,50 % sur immeubles jusqu'à 75 % de leur valeur et en tous NU-PROPRIÉTÉS. Titres d'immeubles, actions, titres NOMINAUX, en 3<sup>e</sup> de l'usufruitier. — Termes : 1<sup>er</sup> 101, 2<sup>e</sup> 101, 3<sup>e</sup> 101, 4<sup>e</sup> 101, 5<sup>e</sup> 101, 6<sup>e</sup> 101, 7<sup>e</sup> 101, 8<sup>e</sup> 101, 9<sup>e</sup> 101, 10<sup>e</sup> 101, 11<sup>e</sup> 101, 12<sup>e</sup> 101, 13<sup>e</sup> 101, 14<sup>e</sup> 101, 15<sup>e</sup> 101, 16<sup>e</sup> 101, 17<sup>e</sup> 101, 18<sup>e</sup> 101, 19<sup>e</sup> 101, 20<sup>e</sup> 101, 21<sup>e</sup> 101, 22<sup>e</sup> 101, 23<sup>e</sup> 101, 24<sup>e</sup> 101, 25<sup>e</sup> 101, 26<sup>e</sup> 101, 27<sup>e</sup> 101, 28<sup>e</sup> 101, 29<sup>e</sup> 101, 30<sup>e</sup> 101, 31<sup>e</sup> 101, 32<sup>e</sup> 101, 33<sup>e</sup> 101, 34<sup>e</sup> 101, 35<sup>e</sup> 101, 36<sup>e</sup> 101, 37<sup>e</sup> 101, 38<sup>e</sup> 101, 39<sup>e</sup> 101, 40<sup>e</sup> 101, 41<sup>e</sup> 101, 42<sup>e</sup> 101, 43<sup>e</sup> 101, 44<sup>e</sup> 101, 45<sup>e</sup> 101, 46<sup>e</sup> 101, 47<sup>e</sup> 101, 48<sup>e</sup> 101, 49<sup>e</sup> 101, 50<sup>e</sup> 101, 51<sup>e</sup> 101, 52<sup>e</sup> 101, 53<sup>e</sup> 101, 54<sup>e</sup> 101, 55<sup>e</sup> 101, 56<sup>e</sup> 101, 57<sup>e</sup> 101, 58<sup>e</sup> 101, 59<sup>e</sup> 101, 60<sup>e</sup> 101, 61<sup>e</sup> 101, 62<sup>e</sup> 101, 63<sup>e</sup> 101, 64<sup>e</sup> 101, 65<sup>e</sup> 101, 66<sup>e</sup> 101, 67<sup>e</sup> 101, 68<sup>e</sup> 101, 69<sup>e</sup> 101, 70<sup>e</sup> 101, 71<sup>e</sup> 101, 72<sup>e</sup> 101, 73<sup>e</sup> 101, 74<sup>e</sup> 101, 75<sup>e</sup> 101, 76<sup>e</sup> 101, 77<sup>e</sup> 101, 78<sup>e</sup> 101, 79<sup>e</sup> 101, 80<sup>e</sup> 101, 81<sup>e</sup> 101, 82<sup>e</sup> 101, 83<sup>e</sup> 101, 84<sup>e</sup> 101, 85<sup>e</sup> 101, 86<sup>e</sup> 101, 87<sup>e</sup> 101, 88<sup>e</sup> 101, 89<sup>e</sup> 101, 90<sup>e</sup> 101, 91<sup>e</sup> 101, 92<sup>e</sup> 101, 93<sup>e</sup> 101, 94<sup>e</sup> 101, 95<sup>e</sup> 101, 96<sup>e</sup> 101, 97<sup>e</sup> 101, 98<sup>e</sup> 101, 99<sup>e</sup> 101, 100<sup>e</sup> 101.

**LA BANQUE FONCIÈRE, 1, r. de Maubouge, Paris.**  
**PRÊTE DES CAPITAUX**  
à 3,50 % sur immeubles jusqu'à 75 % de leur valeur et en tous NU-PROPRIÉTÉS. Titres d'immeubles, actions, titres NOMINAUX, en 3<sup>e</sup> de l'usufruitier. — Termes : 1<sup>er</sup> 101, 2<sup>e</sup> 101, 3<sup>e</sup> 101, 4<sup>e</sup> 101, 5<sup>e</sup> 101, 6<sup>e</sup> 101, 7<sup>e</sup> 101, 8<sup>e</sup> 101, 9<sup>e</sup> 101, 10<sup>e</sup> 101, 11<sup>e</sup> 101, 12<sup>e</sup> 101, 13<sup>e</sup> 101, 14<sup>e</sup> 101, 15<sup>e</sup> 101, 16<sup>e</sup> 101, 17<sup>e</sup> 101, 18<sup>e</sup> 101, 19<sup>e</sup> 101, 20<sup>e</sup> 101, 21<sup>e</sup> 101, 22<sup>e</sup> 101, 23<sup>e</sup> 101, 24<sup>e</sup> 101, 25<sup>e</sup> 101, 26<sup>e</sup> 101, 27<sup>e</sup> 101, 28<sup>e</sup> 101, 29<sup>e</sup> 101, 30<sup>e</sup> 101, 31<sup>e</sup> 101, 32<sup>e</sup> 101, 33<sup>e</sup> 101, 34<sup>e</sup> 101, 35<sup>e</sup> 101, 36<sup>e</sup> 101, 37<sup>e</sup> 101, 38<sup>e</sup> 101, 39<sup>e</sup> 101, 40<sup>e</sup> 101, 41<sup>e</sup> 101, 42<sup>e</sup> 101, 43<sup>e</sup> 101, 44<sup>e</sup> 101, 45<sup>e</sup> 101, 46<sup>e</sup> 101, 47<sup>e</sup> 101, 48<sup>e</sup> 101, 49<sup>e</sup> 101, 50<sup>e</sup> 101, 51<sup>e</sup> 101, 52<sup>e</sup> 101, 53<sup>e</sup> 101, 54<sup>e</sup> 101, 55<sup>e</sup> 101, 56<sup>e</sup> 101, 57<sup>e</sup> 101, 58<sup>e</sup> 101, 59<sup>e</sup> 101, 60<sup>e</sup> 101, 61<sup>e</sup> 101, 62<sup>e</sup> 101, 63<sup>e</sup> 101, 64<sup>e</sup> 101, 65<sup>e</sup> 101, 66<sup>e</sup> 101, 67<sup>e</sup> 101, 68<sup>e</sup> 101, 69<sup>e</sup> 101, 70<sup>e</sup> 101, 71<sup>e</sup> 101, 72<sup>e</sup> 101, 73<sup>e</sup> 101, 74<sup>e</sup> 101, 75<sup>e</sup> 101, 76<sup>e</sup> 101, 77<sup>e</sup> 101, 78<sup>e</sup> 101, 79<sup>e</sup> 101, 80<sup>e</sup> 101, 81<sup>e</sup> 101, 82<sup>e</sup> 101, 83<sup>e</sup> 101, 84<sup>e</sup> 101, 85<sup>e</sup> 101, 86<sup>e</sup> 101, 87<sup>e</sup> 101, 88<sup>e</sup> 101, 89<sup>e</sup> 101, 90<sup>e</sup> 101, 91<sup>e</sup> 101, 92<sup>e</sup> 101, 93<sup>e</sup> 101, 94<sup>e</sup> 101, 95<sup>e</sup> 101, 96<sup>e</sup> 101, 97<sup>e</sup> 101, 98<sup>e</sup> 101, 99<sup>e</sup> 101, 100<sup>e</sup> 101.

**LA BANQUE FONCIÈRE, 1, r. de Maubouge, Paris.**  
**PRÊTE DES CAPITAUX**  
à 3,50 % sur immeubles jusqu'à 75 % de leur valeur et en tous NU-PROPRIÉTÉS. Titres d'immeubles, actions, titres NOMINAUX, en 3<sup>e</sup> de l'usufruitier. — Termes : 1<sup>er</sup> 101, 2<sup>e</sup> 101, 3<sup>e</sup> 101, 4<sup>e</sup> 101, 5<sup>e</sup> 101, 6<sup>e</sup> 101, 7<sup>e</sup> 101, 8<sup>e</sup> 101, 9<sup>e</sup> 101, 10<sup>e</sup> 101, 11<sup>e</sup> 101, 12<sup>e</sup> 101, 13<sup>e</sup> 101, 14<sup>e</sup> 101, 15<sup>e</sup> 101, 16<sup>e</sup> 101, 17<sup>e</sup> 101, 18<sup>e</sup> 101, 19<sup>e</sup> 101, 20<sup>e</sup> 101, 21<sup>e</sup> 101, 22<sup>e</sup> 101, 23<sup>e</sup> 101, 24<sup>e</sup> 101, 25<sup>e</sup> 101, 26<sup>e</sup> 101, 27<sup>e</sup> 101, 28<sup>e</sup> 101, 29<sup>e</sup> 101, 30<sup>e</sup> 101, 31<sup>e</sup> 101, 32<sup>e</sup> 101, 33<sup>e</sup> 101, 34<sup>e</sup> 101, 35<sup>e</sup> 101, 36<sup>e</sup> 101, 37<sup>e</sup> 101, 38<sup>e</sup> 101, 39<sup>e</sup> 101, 40<sup>e</sup> 101, 41<sup>e</sup> 101, 42<sup>e</sup> 101, 43<sup>e</sup> 101, 44<sup>e</sup> 101, 45<sup>e</sup> 101, 46<sup>e</sup> 101, 47<sup>e</sup> 101, 48<sup>e</sup> 101, 49<sup>e</sup> 101, 50<sup>e</sup> 101, 51<sup>e</sup> 101, 52<sup>e</sup> 101, 53<sup>e</sup> 101, 54<sup>e</sup> 101, 55<sup>e</sup> 101, 56<sup>e</sup> 101, 57<sup>e</sup> 101, 58<sup>e</sup> 101, 59<sup>e</sup> 101, 60<sup>e</sup> 101, 61<sup>e</sup> 101, 62<sup>e</sup> 101, 63<sup>e</sup> 101, 64<sup>e</sup> 101, 65<sup>e</sup> 101, 66<sup>e</sup> 101, 67<sup>e</sup> 101, 68<sup>e</sup> 101, 69<sup>e</sup> 101, 70<sup>e</sup> 101, 71<sup>e</sup> 101, 72<sup>e</sup> 101, 73<sup>e</sup> 101, 74<sup>e</sup> 101, 75<sup>e</sup> 101, 76<sup>e</sup> 101, 77<sup>e</sup> 101, 78<sup>e</sup> 101, 79<sup>e</sup> 101, 80<sup>e</sup> 101, 81<sup>e</sup> 101, 82<sup>e</sup> 101, 83<sup>e</sup> 101, 84<sup>e</sup> 101, 85<sup>e</sup> 101, 86<sup>e</sup> 101, 87<sup>e</sup> 101, 88<sup>e</sup> 101, 89<sup>e</sup> 101, 90<sup>e</sup> 101, 91<sup>e</sup> 101, 92<sup>e</sup> 101, 93<sup>e</sup> 101, 94<sup>e</sup> 101, 95<sup>e</sup> 101, 96<sup>e</sup> 101, 97<sup>e</sup> 101, 98<sup>e</sup> 101, 99<sup>e</sup> 101, 100<sup>e</sup> 101.

**LA BANQUE FONCIÈRE, 1, r. de Maubouge, Paris.**  
**PRÊTE DES CAPITAUX**  
à 3,50 % sur immeubles jusqu'à 75 % de leur valeur et en tous NU-PROPRIÉTÉS. Titres d'immeubles, actions, titres NOMINAUX, en 3<sup>e</sup> de l'usufruitier. — Termes : 1<sup>er</sup> 101, 2<sup>e</sup> 101,